

Christianisme

Quelques éléments clés

Il n'est question ici que d'esquisser les grandes lignes d'un mouvement spirituel majeur à partir de sa figure tutélaire, avec quelques éléments de repère précédant l'apparition de Jésus, son message révolutionnaire et le processus de création d'une religion chrétienne, se séparant ultérieurement en différentes « chapelles ». En guise de conclusion, je tenterai également de dire quelques mots sur les raisons qui ont permis à ce complexe politico-religieux de prendre l'ascendant pendant 2 millénaires sur tous les autres.

Nous avons déjà vu dans une présentation précédente que le sacrifice d'un « bouc émissaire » permettait de rétablir à l'intérieur d'un groupe. Pour contrer ce sacrificiel, il y avait déjà eu, dès le VI^e siècle avant notre ère, un travail spirituel refusant la seule culpabilité de l'autre (l'ennemi, l'étranger). Les mouvements méditatifs bouddhiste, hindou (dès les Upanishad) ou taoïste en témoignent. Pourtant, plus près de nous vers la même époque, les Juifs ont suivi une évolution similaire (certains livres sapientiaux et prophétiques), bien qu'elle fut encore assez erratique par rapport aux orientaux.

Au moment de la venue de Jésus, la situation politique était catastrophique pour Israël. La colonisation romaine n'était pas seulement insupportable sur le plan fiscal mais aussi vécue comme une infamie pour un peuple se considérant comme l' élu de Dieu. Il se levait régulièrement des prophètes et messies, dont l'objectif était de « rétablir la royauté juive », qui se devait bouter impérativement les Romains hors d'Israël.

Bien que Jésus exerçait une radicalité verbale à l'encontre de la caste des Pharisiens, sa foncière non-violence tranche avec ses prédécesseurs. Il accuse les pharisiens d'hypocrisie pour avoir « assassiné » les anciens prophètes, alors que la génération suivante leur a élevé des « tombeaux ». Girard parle de révélation du meurtre fondateur, qui sera fatale à Jésus, aboutissant à sa propre Passion, d'autant plus qu'il insinuait sa filiation divine. Il montre la foncière injustice de la mascarade judiciaire, qui assassine ou viole celui qui dit la parole de Dieu. Car Il est Amour et non pas violence. L'amour inconditionnel de son Fils pour l'humanité est une folie de dimension divine pour reprendre une pensée de Simone Weil. Peu après la crucifixion de Jésus, Étienne sera lapidé, parce qu'il réitérera les mêmes accusations à l'encontre des Pharisiens, qui sont présentés comme les vrais coupables, contrairement aux mythes classiques. Simone écrit : « Beaucoup de chrétiens qui au cours des siècles ont pleuré sur la crucifixion du Christ auraient été insensibles s'ils l'avaient vu sur la croix. »

Le christianisme rétablit la vérité universelle sur la violence mimétique, qui sacrifie l'autre. Alors que les mythes ne savent qu'apaiser temporairement la violence au moyen du sacrifice d'un « bouc émissaire », le Christ en finit avec ce mensonge séculaire. En cela réside sa divinité. En acceptant de mourir sur la Croix pour ses idées de justice et de paix, il rejoint l'humanité souffrante. Simone Weil écrit en 1942 dans ses Cahiers : « L'extrême grandeur du christianisme vient de ce qu'il ne cherche pas un remède surnaturel contre la souffrance, mais un usage surnaturel de la souffrance. Les erreurs de notre époque sont du christianisme sans surnaturel. Le « laïcisme » en est la cause, et d'abord l'humanisme. » En s'appuyant sur des valeurs très moyennes, ils sont dénués de surnaturel sorte de plus petit dénominateur commun des besoins humains.

La sexualité patriarcale de l'époque, exerçant son oppression sur le sexe faible, Jésus redonne la dignité aux femmes. La non-violence du Christ va se retrouver jusque dans sa conception virginale. De par ailleurs, toute son humanité est illustrée par sa bienveillance pour les enfants et les femmes, pour Marie-Madeleine en particulier, qui, se sentant pécheresse, s'est convertie à lui. Il est certain qu'ils ne formèrent pas un couple, bien qu'elle eut lavé ses pieds avec ses cheveux et ses larmes ; scène la plus sensuelle de

toute la Bible. S'il y avait eu une relation maritale, le groupe de disciple, auquel appartenait pleinement Marie-Madeleine, se serait enlisé dans des problèmes de jalousie avec les autres femmes ; déjà que les disciples masculins recherchaient une ridicule préséance entre eux. Nous verrons plus loin que l'apôtre Paul rabaissera de nouveau les femmes, les faisant ainsi retourner à l'infériorité coutumière.

La foi des disciples dans la résurrection est considérée comme un accès à la connaissance permettant de rompre avec l'unanimité de la violence sacrificielle « depuis la fondation du monde ». Il faut la foi en la résurrection pour attribuer une divinité au Christ. Contrairement à ce que l'on pourrait penser, le sacrifice christique désacralise le religieux. Le Christ est avant tout un anthropologue compatissant et compréhensible par tous, sachant démythifier la violence originelle. Et il demande expressément à chacun de nous de travailler sur ses propres tendances violentes, afin que le « Royaume » advienne. Comme le peuple juif et ses leaders ne pouvaient ou ne voulaient pas comprendre leur violence, le Christ offre la rédemption des péchés de l'humanité par son consentement à la Croix.

Contrairement aux vengeances de Yahvé à l'encontre de son peuple désobéissant ou des ennemis d'Israël, le Nouveau Testament montre que l'Homme provoque lui-même tous ses malheurs (cf. apocalypse johannique). En refusant le message christique, il rejette sa propre responsabilité, selon René Girard. Il faut choisir entre subir la violence ou l'infliger. Quand la violence se déchaîne, on ne peut pas rester en-dehors des deux positions : persécuteur ou persécuté. Mais il est quasiment impossible d'échapper à un mélange des deux dans la vie courante. Toutefois, la meilleure des démarches consiste à esquiver au mieux la barbarie orchestrée par les puissants ou la violence exercée par son entourage. Cela dépend des conditions concrètes. Une conscience, tendant vers la perfection, doit reconnaître que seule la nécessité, la contrainte, ou l'obligation stricte ou l'ordre irrésistible du Dieu intérieur permet de commettre la violence. En pleine guerre mondiale, Simone Weil justifiait ainsi le meurtre de soldats allemands, tout comme Arjuna reconnaissait finalement l'obligation de mener la guerre (Gita).

N'ayant pas su comprendre le message christique sur la violence culturelle, l'Église séculière est retombée dans le sacrificiel en laissant se perpétrer des pogroms contre les juifs et en condamnant hérétiques et sorcières. Toutefois, la chrétienté est la seule civilisation à avoir fait le récit rationnel de ces massacres, préparant ainsi la voie d'une analyse ultérieure des véritables rapports de culpabilité. Reconnaître aujourd'hui l'innocence des victimes est positif, mais on ne peut pas juger nos lointains ancêtres au moyen de critères moraux actuels. Pour autant, il est souhaitable de demander pardon pour les atrocités passées, commises au nom du christianisme ou sous son égide. Le christianisme est même devenu de nos jours le bouc émissaire de ses ennemis, parce qu'il s'est compromis avec le monde.

Pour paraphraser des notes de Simone Weil, Dieu est UN dans le Judaïsme et l'Islam, purement un, donc une chose. Ces religions vont directement à Dieu ou en reçoivent des ordres, ce qui leur fait manquer de miséricorde pour le déviant ou « l'infidèle ». Dans le Christianisme, Dieu est UN et TROIS, donc pensée par son échange avec le Fils ; il est le médiateur terrestre dévoilant l'Esprit Saint : la Trinité est une unité intrinsèquement ternaire. Par la recherche de Dieu en chacun de nous au moyen de l'Esprit, cette religion est plus profondément individualiste que toutes les autres (cf. libre arbitre augustinien) ; d'où les progrès techniques et artistiques plus aboutis et diversifiés (cf. Rodney Stark).

L'acceptation de la Croix est un savoir sur Dieu, mais aussi un savoir sur l'homme. En révélant par la Croix le sacrifice d'un innocent, les puissants ont vu le principe de leur force détruite. Mais les hommes, restant englués dans des systèmes néfastes, ne comprennent pas la dialectique entre le Christ et Satan. Ainsi la violence perdure, avec des hauts et des bas. Girard : Satan a perdu son pouvoir ordonnateur, mais pas sa capacité à semer le désordre, d'autant plus que le « gros animal » platonicien des institutions rabaisse les plus belles idées, celles du Christ incluses. Enfin, la mise à disposition abondante d'énergies fossiles a permis la réduction de la violence individuelle et collective. Toutefois, elle va reprendre de plus belle avec la compétition pour les ressources se raréfiant, sans oublier que la pollution s'est généralisée sur le dos de la Nature sacrifiée.

Sur le plan historique, en suivant Simone Weil, « Israël seul a résisté à Rome, religieusement, parce que son Dieu bien qu'immatériel c'était un souverain temporel au niveau de l'empereur et c'est grâce à cela (retournement) que le Christianisme a pu y naître... La Chrétienté est devenue totalitaire, conquérante, exterminatrice parce qu'elle n'a pas développé l'absence et la non-action de Dieu ici-bas. Elle s'est attachée à Jehova autant qu'au Christ, elle a conçu la Providence à la manière de l'Ancien Testament... La beauté du monde a presque disparu du Christianisme parce que l'Empire romain en a fait une religion politique. Le Christ a repoussé la tentation du diable qui lui offrait les royaumes de ce monde. Mais son épouse, l'Église, y a succombé... La rapide diffusion du christianisme est due à ce que tous les malheureux souhaitaient tellement la fin du monde ! Et comme on les comprend. Aucun des cultes, aucune des sectes rivales n'avaient à offrir une garantie aussi palpable de la fin tout aussi imminente du monde que la vie, la mort et la résurrection du Christ. » Pour comprendre la dynamique de diffusion du christianisme, il faut s'intéresser au personnage-clé de cette construction théologique : Paul de Tarse.

Considérant son génie et ses faiblesses, il est le grand ordonnateur intellectuel du mouvement, qui, grâce à sa stratégie, put triompher à terme de Rome. Cependant, Paul altéra en partie le message christique : l'enseignement du mécanisme de la violence. En cela, Paul se démarque partiellement des Évangiles, dans lesquels tout est dévoilé. Mais « le naturel revenant au galop », Paul n'a pas su rompre avec sa propre violence. Ses lettres en témoignent. Il faut pourtant savoir se mettre à sa place dans un monde imbibé de sacrificiel. Cela n'excuse pourtant rien, car il se réclamait de son modèle.

Afin de « souder » toute cette disparité géographique, Paul organise un système hiérarchique et autoritaire par l'entremise d'une équipe qui lui est toute dévouée. Il ancre sa théologie dans l'irrationnel d'une foi aveugle, qui doit être intériorisée à un niveau d'abstraction inconnu pour l'époque. Ce faisant, il considère comme secondaire les rapports entre les hommes puisqu'ils sont voués au martyr dans l'attente d'un retour prochain du Christ. Il transpire par endroit de ses lettres le refoulement sexuel, des tendances masochistes et la culpabilisation. Et il faut également insister sur la misogynie de Paul.

La foi de Paul est irrationnelle parce qu'il présente le Christ comme le juge acquittant tous les péchés du contrevenant. Cette foi suffit pour se blanchir et « renaître en Christ », même si la « coupe » de la conscience reste sale à l'intérieure. Paul nous propose un credo, qui interdit toute connaissance raisonnée. Il nous promet même de se transformer en « astre » et de devenir « inaccusables et limpides – enfants de Dieu sans défaut parmi une génération qui sinue et qui se tord ». Passe encore que l'on devienne une abstraction « astrale » après notre mort, mais vivre ainsi est impossible. Comment un humain peut-il être parfait du simple fait de sa foi en Christ ?

À l'opposé du message christique ancré dans le réel (Paraboles), toutes ces dithyrambiques promesses s'adressent à la tête du croyant, qui se voit séparé de son corps, de sa condition de vie, des problèmes concrets posés par les relations intersubjectives, économique et politique. Pour illustrer ce clivage, prenons un exemple issu du cœur même de la rationalité cartésienne : « Je pense, donc je suis ». Cette phrase célèbre néantise le corps au profit de l'esprit. L'être est concentré sur l'intellect tandis que le corps, séparé de lui, n'est qu'animalité. On y retrouve une conception toute paulinienne méprisant la chair, qui parcourra la plus part des courants philosophiques jusqu'au XXe siècle.

En opposition à l'Esprit, Paul déclare une véritable guerre à la Chair, dans laquelle il fourrait tous les péchés pour les faire disparaître par un simple acte de foi. Mais cette vindicte totalisante contre nos désirs n'aboutit à aucune conscientisation des tensions intérieures. La perfection n'étant pas de ce monde, le Christ demandait au contraire de voir bien en face ses réalités, afin de faire progresser toute son humanité : chair et esprit. On peut y voir un parallélisme avec l'hindouisme. Tout en s'appuyant sur la Thora, seule accessible aux juifs, on retrouve dans tous les Évangiles canoniques, mais particulièrement dans l'apocryphe de Thomas, des catégories spirituelles figurant dans les Upanishads et la Gîta. À croire qu'il fut en contact avec la spiritualité venant des Indes...

Mais revenons à Paul. Son mobile cherchant l'abstraction est évident : il lui faut simplifier au maximum le credo afin d'homogénéiser les esprits par-delà les mers. Contrairement au Judaïsme qui devait prouver

à Israël que Yahvé offrait la puissance politique, en contrepartie de la soumission du peuple à ses commandements, Paul peut faire « tourner » son système religieux en dehors du temps, du lieu et de l'action. La réalité ne joue aucun rôle, seule l'intimité du sujet doit avoir foi en un Jésus devenant ainsi abstrait, degré d'abstraction jamais vu au paravent. Si on veut voir de manière positive le concept paulinien, on peut sans nul doute prétendre que son génie était bien supérieur à celui d'un Steve Jobs ou autre as du marketing. Car notre apôtre ne disposait que de moyens rudimentaires pour diffuser son message à travers le monde romain : des missives et une poignée de disciples. Il compensait par un merveilleux savoir-faire en matière de « vente » en préconisant d'excellentes techniques : empathie et ne pas faire de scandale. Quelle modernité sur ce plan !

Lui-même voyageait beaucoup pour « mettre de l'ordre » parmi la multiplicité des courants chrétiens s'entrechoquant à l'intérieur mêmes des groupes. Son autoritarisme est attesté par l'emploi d'une terminologie guerrière. Il se prend tout naturellement pour le chef de « l'armée » du Christ. Comme Paul est son « esclave », les adeptes doivent « ... se soumettre [par] nécessité. Non seulement par crainte de la colère, mais par souci de la conscience. » Drôle de conscience aliénée ! Il sait également se faire protecteur en usant d'un vocable maternel et infantilisant, mais sort son bâton, quand la méthode douce ne marche pas : « Que voulez-vous ? Que je vienne vous voir avec un bâton ou avec amour... », car il a « déjà jugé le responsable de cet acte. » bien qu'il interdisait ailleurs tout jugement. De toute façon, il s'octroie « la couronne de justice que [lui] rendra le Seigneur ». Toute la structure hiérarchique du Vatican et les moyens de justifier la persécution des hérétiques sont déjà en place dans ses écrits des années 50 de notre ère, sur lesquels s'appuieront les futures armées cléricales.

Le niveau psychologique de Paul est médiocre, parce qu'il n'offre pas le moyen d'élever la conscience du croyant. On note également une tendance au refoulement sexuel et masochiste et un penchant à la culpabilisation. Et n'oublions pas sa misogynie. Ne voulant pas ici aborder chacun des éléments de caractère, je renvoie le lecteur au second chapitre de ma « Psychologie de la Chrétienté ». En comparaison avec Jésus, la psychologie de Paul est en régression. Cela provoquera toute une série de violences ecclésiastiques et sociétales, qui, de nos jours, ne sont toujours pas identifiées de manière satisfaisante. Nous connaissons le dogmatisme chrétien, qui a trouvé ses continuateurs chez les marxistes et, entre autres, chez les zéloteurs d'une vaccination anti-covid systématique et obligatoire, qui est pourtant totalement inutile et néfaste. Nous voyons ainsi régulièrement apparaître des dogmes totalitaires sur des bases irrationnelles.

Pour conclure (provisoirement) sur ce personnage-clé de la chrétienté, malgré toutes ses faiblesses, nous ne pouvons que le remercier d'avoir su organiser un mouvement, afin qu'il puisse pérenniser la geste christique. Car la faiblesse structurelle de ses concurrents chrétiens (gnostiques) rendait peu probable la pérennité du message de Jésus. J'irai même plus loin en prétendant que les travaux théologiques des Pères de l'Église ont rendu possible un espace de liberté profane au sein même de notre civilisation. Certains le regrettent, d'autres l'approuvent, mais c'est un fait incontournable, qui a permis les progrès techniques et culturels, que nous connaissons.

Pour autant, le début de la totalisation de l'humain est à situer au Moyen-Âge, lorsque l'Église enclencha une lutte violente contre les hérésies. Le concile de Latran en 1215 décida la création de la confession en guise de contrôle des consciences. Afin de parfaire son arsenal juridique de répression, l'inquisition fut instituée progressivement par décrets pontificaux entre 1199 et 1231. Mais la « palme » de l'emprise mentale est à remettre à une puissante institution chrétienne : la congrégation jésuite. Vers 1640, elle était la plus grande institution scolaire, qui contrôlait l'esprit d'environ 150.000 écoliers à travers toute l'Europe. Les pédagogues et théoriciens de cette institution justifiaient des comportements et des actes déléterés : punitions humiliantes, délations (de son binôme entre autres), restriction mentale, mensonge, meurtre régicide (pour la bonne cause), etc. Tartuffe nous salut bien !

Tous les éléments d'un violent rejet du christianisme se sont développés au cours du XIXe et XXe siècle, au point de rejeter Jésus « avec l'eau de son bain », c'est à dire l'Église. Mais cette attitude est néfaste et

empêche l'individu et la société de progresser, car il ne sait pas faire le tri de ses propres forces et faiblesses, ni celles de la société. Quant au résidu chrétien, il s'est très majoritairement recroquevillé sur son intériorité, ne comprenant pas le potentiel de renouveau, qui s'appuierait directement sur le Christ.

Passons aux deux principales « chapelles » chrétiennes : l'Orthodoxie et le Protestantisme. Je ne sais que peu de choses sur la spécificité sociétale du christianisme orthodoxe, hormis qu'il est dominant dans l'Est de l'Europe, que le caractère national des églises est plus prononcé et que des hommes mariés peuvent être ordonnés prêtre. Principale différence théologique : les églises orthodoxes considèrent que le Saint-Esprit procède du Père et non « du Père et du Fils » (Filioque) et ne reconnaissent l'autorité que des quatre premiers conciles.

Mes connaissances sur le protestantisme sont un peu plus étendues. Alors que les dissidences ont été étouffées dans l'œuf du XIIIe au XVe siècle (cathare, hussite), les réformateurs Luther et Calvin ont obtenu au XVIe siècle un soutien d'une part significative de la grande aristocratie d'Allemagne et de France (jusqu'à la révocation de l'Édit de Nantes). À la même époque, le roi Henri VIII d'Angleterre, sur un différend de divorce avec le Pape, a même pris les choses en main, en instituant l'église anglicane, dont il devint le chef. Contrairement aux précédentes hérésies, le Protestantisme a disposé de bases politiques pour se maintenir, principalement dans le Nord de l'Europe.

Se rapprochant du mode de structuration orthodoxe, il n'existe pas de chef de type papal ; chaque évêque dispose d'une autonomie, même s'il adhère à une congrégation spécifique (luthérienne, calviniste, évangélique, etc.) définissant principe de fonctionnement et credo. Les églises protestantes reprennent à leur compte l'essentiel de la théologie catholique jusqu'à Thomas d'Aquin (XIIIe siècle), tout en limitant l'acte de foi à 5 principes seulement (seuls grâce, foi, Écriture, Jésus-Christ, gloire de Dieu). Elles ne reconnaissent que deux sacrements, contre sept chez les catholiques : le baptême et Eucharistie, nommée Sainte Cène, mais seulement la présence spirituelle de Jésus et non la transsubstantiation (présence réelle dans l'Hostie). Elles se refusent d'honorer les saints, dont les représentations ont été systématiquement détruites pendant les guerres de Religion.

Le protestantisme met « l'accent sur les valeurs de l'individu et de la liberté d'esprit sous le contrôle de la discipline de Dieu ». N'ayant que faire d'une doctrine centralisée, le bourgeois préfère procéder à sa propre analyse dans le secret de sa conscience pour formuler un jugement éthique. Celui-ci est bien souvent superficiel car les omissions et les autosuggestions finissent par justifier toutes ses activités économiques en « toute bonne conscience ». Constatant le dynamisme des pays protestants depuis XVIe siècles, l'église catholique a suivi le mouvement pour ne pas être trop en retard économique.

En milieu évangélique, les offices religieux revêtent une dimension plus ou moins théâtrale : un ou plusieurs participants se lèvent à tour de rôle pour se lancer dans des récits relatant leur conversion au Christ. Ils déclament leur tristesse, leurs misères et les catastrophes subies avant leur conversion. Et du moment qu'ils ont été touchés par la grâce du Christ (baptême), leur monde s'est transformé en paradis au bonheur parfait. L'assistance est alors priée d'applaudir à ce miracle. De par ailleurs, on reconnaît les adeptes évangéliques en pays anglo-saxon par l'attribution de prénoms de prophètes ou de personnages de l'Ancien Testament.

Comme il existe de nombreux points en commun avec l'église catholique, un dialogue œcuménique s'est institué, auquel se sont jointes les églises orthodoxes. Mais il n'aboutit pas à un rassemblement de toutes les églises, tant les traditions et les mentalités ont divergé pendant des siècles.

Quels sont donc les points de force du système politico-religieux chrétien, qui ont permis de prendre l'ascendant sur tous les autres pendant 2 millénaires ? L'intelligence juive et l'esprit de cohésion puissant a trouvé dans la figure de Paul de Tarse un personnage-clé pour transformer l'idéologie d'un homme-Dieu en un mouvement organisé ayant défini un but précis : recherche de la perfection par l'esprit de sacrifice de soi ; le vaincu devient vainqueur. Mais avant de prendre le pouvoir, fait unique, le christianisme s'est réfugié dans les catacombes pendant les 3 siècles de persécutions. Il a fait mûrir ses concepts et développé

intensément l'intériorité des croyants par rapport aux autres religions, se contentant de rites. En a résulté une dualité entre un idéalisme occulté, coupé de la vie sociale et économique. De plus, la théologie des Pères de l'Église s'est permise de faire évoluer la pensée de ses prédécesseurs au point de s'éloigner du message christique. Cette recherche spirituelle a eu pour corollaire l'acceptation de progrès réalisés dans la vie profane : techniques, artistiques, économiques, etc. aboutissant à lever le tabou du prêt avec intérêt permis au XIII^e siècle par le dernier Père, Thomas d'Aquin. Dans ce petit espace de forte concurrence politique, qu'était l'Europe, se sont ainsi développés des outils permettant d'aller à la conquête du monde.

Ce faisant, l'esprit christique a été perdu ; reste le clivage à l'intérieur de chaque société, clivage inconscient déchirant même chaque individu, pour lequel il est difficile de trouver des remèdes. D'aucuns pensaient même qu'il n'y avait plus rien à tirer du christianisme, tellement il a souffert des graves défauts des institutions qui le représentent. Mais ce serait emprunter la voie de la facilité, sans pouvoir rien changer à notre inconscient collectif. La voie la plus prometteuse pour sortir de notre barbarie individuelle et sociétale est de s'appuyer sur la pensée des meilleurs intellectuels, dont les plus récents sont Simone Weil et René Girard.